La question des « doublons » océaniques au musée de Berlin et ailleurs, d'après le livre récent de Markus Schindlbeck, *Gefunden und Verloren*

Gilles Bounoure

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/6736>

DOI : 10.4000/jso.6736

ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2012

Pagination : 257-264

ISBN : 978-2-85430-033-8

ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Gilles Bounoure, « La question des « doublons » océaniques au musée de Berlin et ailleurs, d'après le livre récent de Markus Schindlbeck, *Gefunden und Verloren* », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 135 | 2012-2, mis en ligne le 27 novembre 2012, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/6736> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.6736>

MISCELLANÉES

La question des « doublons » océaniens au musée de Berlin et ailleurs, d'après le livre récent de Markus Schindlbeck, *Gefunden und Verloren*

par

Gilles BOUNOURE*

Il n'est pas fréquent qu'un ouvrage savant suscite l'intérêt, l'excitation, voire l'enthousiasme des marchands d'arts dits « premiers ». Toutefois, une majorité des acteurs de ce marché ne lisant pas l'allemand, leur curiosité a dû aller moins au texte du livre qu'aux photographies anciennes qui l'illustrent et où les connaisseurs ont su identifier, parmi les pièces autrefois en possession de la famille Speyer, certains objets, principalement océaniens et même mélanésiens en majorité, issus de musées allemands et devant faire ensuite les beaux jours des ventes privées ou publiques. On en trouvera plus loin quelques exemples récents. Mais c'est surtout pour « l'histoire des collections » ethnographiques et celle (connexe mais de registre différent) de la muséographie, et plus largement pour la compréhension des évolutions récentes de la sensibilité occidentale, que le nouveau livre de Markus Schindlbeck ouvre des perspectives exigeant quelques développements, ne serait-ce que pour suggérer ce qu'elles appellent de recherches nouvelles.

Du titre de l'ouvrage, *Gefunden und Verloren*, on pourrait d'abord inférer la pratique d'une sorte de jeu (« trouvés et perdus ») à la fois physique et intellectuel, ou d'un exercice comptable (« profits et pertes ») à partir du « Hauptkatalog » des collections océaniques du musée de Berlin, si décisif pour les réor-

donner au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, comme l'a montré Gerd Koch (1993, 2005), longtemps en charge de cette mission. Son sous-titre, *Arthur Speyer, die Dreissiger Jahre und die Verluste der Sammlung Südsee des Ethnologischen Museums Berlin*, dessine l'aspect le plus connu d'une question historique dont le livre explore les dessous, et parler ici d'iceberg en sa partie immergée ne serait pas déplacé, au moins sous l'angle des proportions. C'est ce qui finit d'en faire un livre passionnant, et qui devrait le rendre de première utilité aux spécialistes.

« Ancienne collection Arthur Speyer », lit-on dans maints catalogues de collections privées (Gunn, 1997, 5 objets ; Friede, 2005, 19 objets ; Peltier, 2006 ; etc.) ou publiques et leurs inventaires « en ligne ». Mais lequel des trois ? Si l'on peut estimer que les Speyer ont acquis 5 540 objets du musée de Berlin (p. 95, conjecture de Beatrix Hoffmann) et plusieurs milliers auprès d'autres d'institutions allemandes analogues, s'y sont employés successivement Arthur Speyer I (1858-1923), collectionneur d'histoire naturelle à Hambourg qui s'intéressa ensuite aux objets ethnographiques mais ne profita que peu de temps des « doublons » des collections berlinoises, Arthur Speyer II (1894-1958) d'abord engagé volontaire puis officier durant la Grande Guerre, qui reprit l'affaire de son père après sa

* flongue@wanadoo.fr

mort, parvint à imposer la location d'objets « sauvages » comme pièces de décor pour des foires commerciales ou des films et continua après son retour du front russe à acquérir des objets, notamment auprès du musée de Brême (p. 111), et enfin Arthur Speyer III, découragé par son père de s'engager dans ce commerce et travaillant dans l'industrie textile tout en aidant sa mère Annemarie, sans autres ressources une fois veuve, à poursuivre ce négoce. Après la mort de cette dernière en 1973, divers objets océaniques ont continué à sortir de la « collection Speyer », à l'instar d'une remarquable sculpture de bouchon de flûte mundugumor acquise par le marchand Ralph Nash et arrivée ultérieurement dans une collection privée française.

M. Schindlbeck n'en vient à la « saga » Speyer que dans son quatrième chapitre (pp. 95-157) et dans les volumineux appendices (principalement pp. 221-225 et 246-265) livrant ce que conservent aujourd'hui les archives du musée ethnologique de Berlin des rapports de la famille avec cette institution. C'est que ces rapports « privilégiés » (jugés « inadmissibles » par d'aucuns se référant à des usages français moins rigides qu'ils ne les décrivent, on le verra plus loin), résultaient d'un contexte spécifique à l'Allemagne des années 1930, rayonnant aussi sur la France et les États-Unis. Contexte que restituent son troisième chapitre et les nombreuses photographies d'époque illustrant ce livre, à commencer par sa couverture, une remarquable photo d'Yva (Else Simon) probablement inspirée de Man Ray, figurant une jeune femme en robe du soir, le regard tendu et la main sur le ventre comme par effet direct des « bijoux » masculins de Nouvelle-Guinée dont elle est parée, notamment un ornement de bouche de guerrier abelam monté en sautoir sur un collier orné de coquillages apparemment africains...

Ces troubles et bientôt terribles années d'après la Grande Crise (sur lesquelles il y aurait tant à dire pour ce qu'elles ont laissé d'héritage y compris pour le Pacifique) ne se comprendraient pas, explique en substance M. Schindlbeck, sans certaines configurations mises en place dans les années 1920, au sortir de la Grande Guerre (son deuxième chapitre, pp. 35-67). Elles résultaient elles-mêmes pour partie de dispositions plus anciennes remontant aux dernières décennies du siècle précédent (objet du premier chapitre, pp. 14-34, et de l'appendice pp. 232-237), avec l'établissement d'une commission d'experts (Sachverständigen-Kommission, en fonction de 1888 à 1943) supervisant les acquisitions, les cessions et les échanges du Museum für Völkerkunde berlinois, et spécialement sou-

cieuse, comme M. Schindlbeck y insiste avec une acuité exemplaire, de repérer et d'éliminer les « Dubletten », ce dont parvinrent à tirer profit les Speyer et quelques autres. Termes et gestes sur lesquels on reviendra plus loin.

Pour ne pas outrepasser les limites de son sujet, M. Schindlbeck ne consacre que deux pages (pp. 209 et 211, le reste de ce cinquième et dernier chapitre étant occupé par des photos d'objets) au sort de ce musée durant et après la Deuxième Guerre mondiale, seuls les spécialistes se trouvant aujourd'hui un peu informés (en premier lieu grâce à G. Koch et à ses étudiants) des détails de ce point d'histoire. Ce qu'il advint des collections d'autres grands musées d'ethnographie allemands (Leipzig, Dresde, Hambourg, etc.) sous le nazisme « civil » puis quand arriva la guerre, sans parler de ce qui résulta du partage ultérieur entre Est et Ouest, est loin d'avoir été étudié de manière exhaustive, et on pourrait en dire autant d'autres nations prises dans cette guerre. Par exemple, quelque écho qu'on ait donné dans ce pays-ci aux actes de résistance du « réseau » du Musée de l'Homme, assez tardivement et discrètement d'ailleurs, il reste aujourd'hui malaisé de préciser comment cette institution s'occupa de ses collections, des prêts ou des propositions de cession (Von Heydt entre autres) dans ces années-là. La situation paraît avoir été encore plus confuse à Berlin, selon diverses remarques à trouver dans d'autres chapitres de ce livre (par exemple pp. 93-94 sur les premières mesures de mise à l'abri des collections en 1940). On a ainsi un égal intérêt à le lire au fil du texte comme au rebours du cheminement proposé, à défaut d'index qui en aurait facilité la consultation.

L'ordre dans lequel les « connaisseurs » ont parcouru cette publication ne fait quant à lui aucun doute, leur regard étant allé principalement aux pages reproduisant des objets photographiés chez A. Speyer II entre 1921 (p. 107) et 1956 (p. 152). Que pouvaient-elles leur révéler ? Le 31 mars 2012, la maison de ventes publiques Lempertz (Düsseldorf et Cologne) offrait aux enchères à Bruxelles (lot n° 120) une figure *uli* de Nouvelle-Irlande centrale, de première qualité, ayant appartenu au célèbre artiste expressionniste Otto Dix (1891-1969), qualité de l'objet, prestige de la provenance et présence d'enchérisseurs fortunés contribuant à son adjudication « record » à plus d'1,1 million d'euros (frais inclus). Qu'elle ait été informée avant cette vente ou après de la publication de M. Schindlbeck dont elle ne faisait pas mention dans son catalogue, cette société put ensuite se flatter par écrit (*Lempertz Bulletin* 2, 2012, pp. 42-43) de la

PHOTOS 1-4. – Sculpture *uli* de Nouvelle-Irlande centrale. Bois, fibres végétales, opercules de *turbo petholatus* (L.), pigments, hauteur 123 cm. Provenance : Musée de Berlin (?), Arthur Speyer II, Otto Dix, succession Dix (© courtesy Lempertz)

« provenance exceptionnelle » de cette sculpture aisément identifiable sur le bord gauche de l'une des photographies de la « collection Speyer » reproduites dans ce livre (Abb. 55 p. 113), et datant apparemment de 1924.

Interrogé par cette maison de ventes (communication orale), M. Schindlbeck estimait qu'il s'agissait probablement d'un des *uli* du musée de Berlin acquis par A. Speyer II en 1922 ou 1923 parmi des centaines d'autres objets océaniques (énumérés pp. 240-258), sinon de l'un des deux procurés en 1909 par Georg Friederici comme il l'avait antérieurement supposé (p. 112). Selon des informations recueillies par cette même maison auprès de la succession Dix, l'artiste n'aurait pas acquis cette sculpture directement auprès de Speyer II, mais chez un autre antiquaire, Friedrich-Wilhelm Fuchs, peut-être après avoir vu exposés chez le galeriste Alfred Flechtheim, dont il fit le portrait en 1926, huit spécimens de ce genre d'objet, dont peut-être celui-ci, les prêts entre marchands étant déjà d'usage courant. Il faut remercier la maison de ventes et l'acquéreur de ce *uli* d'en avoir gracieusement autorisé la reproduction dans ces colonnes.

Sur le bord droit de la même photographie prise chez Speyer II en 1924, se dresse un autre *uli* non moins superbe et imposant (mais sans doute cassé avec manque à hauteur des mains se rejoignant en avant du ventre), correspondant à un type analogue dans la classification avancée par Krämer en 1925. Divers détails invitent à l'identifier avec un objet longtemps détenu par le célèbre marchand et expert français Charles Ratton, en relations d'affaires avec A. Speyer II dès les années 1920, un triple portrait de 1931 que publie M. Schindlbeck (Abb. 59, p. 118) enregistrant leur complicité enjouée avec Ernest Ascher, autre grand marchand de l'époque. Passée ensuite dans d'autres collections privées peu accessibles, la sculpture ne semble pas avoir été publiée depuis sa reproduction en 1971 par Ch. Ratton à titre d'annonce matérialisant son soutien à « la revue du musée de l'Homme » *Objets et Mondes*, ce qui retarde toute conclusion définitive sur sa provenance « Speyer » et les restaurations qu'elle reçut ensuite, sans parler de sa possible collecte par Friederici avant septembre 1908 (date de son départ de Nouvelle-Irlande) à Konombin, village sis à 450 m d'altitude et dont le couple Krämer constatait le quasi-abandon en mars de l'année suivante (Krämer-Bannow, 1916 : 194). L'identification d'autres objets figurant sur les photographies prises chez les Speyer pose moins de difficultés.

En octobre 2011, au moment de clore son livre, fruit de plus d'une décennie de recherches

Haut. : 1,52 m

14, RUE DE MARGNAN PARIS - VIII

PHOTO 5. – Annonce de la galerie Charles Ratton dans *Objets et Mondes* XI, fasc. 3, automne 1971. D. R.

sur le « grand catalogue » et les autres archives berlinoises, ainsi qu'auprès des témoins survivants (notamment A. Speyer III qu'il a interviewé longuement), M. Schindlbeck ne pouvait connaître le dernier parcours d'un crochet iatmul (Moyen Sepik), dont il publie une vue de 1956 prise au côté d'A. Speyer II (Abb. 84 p. 152) et détaille le cheminement depuis l'exposition « Melanesien, Schwarze Inseln der Südsee » organisée à Cologne par Waldemar Stöhr (1971, Abb. 151 p. 94, publication où l'on trouve six autres objets de la collection Annemarie Speyer), jusqu'au musée Barbier-Mueller de Genève (voir en dernier lieu Kaufmann, *in* Peltier, 2006 : 94-95). Depuis lors, cette « figure d'ancêtre féminin » qui « veillait à l'intérieur de la maison cérémonielle d'un clan », « chef-d'œuvre de l'expression artistique iatmul » (Chr. Kaufmann) a rejoint les collections du musée du quai Branly (inv. 70.2011.15.1), faisant même l'objet d'une exposition particulière, « la Dame du fleuve », du 5 juin au 30 septembre 2012.

Au témoignage de son fils (p. 111), c'est au sortir de la Deuxième Guerre mondiale qu'A. Speyer II réussit à l'acquérir avec d'autres pièces tout aussi remarquables auprès de l'Übersee-Museum de Brême. M. Schindlbeck (p. 124) relate d'après Philippe Peltier (*in* Newton, 1999 : 190) comment ce crochet, d'abord mis sur le marché par R. Nash, intermédiaire habituel

d'Annemarie Speyer, vint en possession de son ancien associé londonien (jusqu'en 1973) Nolan Van der Schyff, puis de Jean-Paul Barbier-Mueller. Il aurait pu rapporter le parcours d'un autre objet, entré plus anciennement au musée du quai Branly (inv. 70.2006.21.1), un pupitre d'orateur iatmul haut de 98 cm, figurant sur deux photographies prises chez A. Speyer II vers 1924 (Abb. 52 p. 109, 55 p. 113), et passé en France au plus tard en 1951, année où il était publié à deux reprises, dans le numéro du *Musée vivant* consacré à « l'art océanien, sa présence » et le catalogue d'Arts de l'Océanie de la galerie La Gentilhommière. Il appartenait alors au marchand Pierre Vérité, que ne cite pas M. Schindlbeck dans son utile panorama des collectionneurs-marchands « im Umkreis von Speyer », Ratton, Ascher, Bondy, Konietzko, Lemaire, etc. (pp. 117-126, voir aussi p. 104). À l'occasion de la dispersion de la collection Vérité, le musée du quai Branly parvint à acquérir ce pupitre avant la vente publique des 17 et 18 juin 2006, restée mémorable pour l'extravagance de ses adjudications.

On pourrait citer maints autres objets dont ces photographies permettent de reconstituer le parcours, mais sans parler de ce qu'une telle énumération aurait de fastidieux pour le lecteur, tel n'était pas l'objectif central de M. Schindlbeck, bien qu'il publie près d'une centaine de pièces (surtout pp. 169-209) sur lesquelles il a spécialement enquêté. À côté d'autres repérables sur le marché grâce aux ventes publiques, une partie d'entre elles se trouvent de longue date dans des musées, suisses particulièrement (voir notamment p. 135), auxquels les Speyer n'hésitaient pas à livrer clandestinement des objets, à l'instar de l'exceptionnelle proue maori du Rietberg Museum (RPo12), que le musée de Berlin avait acquise d'Oldman en 1911, et dont A. Speyer II obtint la cession en 1939 grâce à Hans Nevermann, conservateur depuis 1931 des collections océaniques de l'institution. M. Schindlbeck (pp. 146-150) rapporte les colères successives de G. Koch à apprendre l'exportation de cet objet dont il avait organisé le retour dans les collections berlinoises, puis à lire son inscription rétroactive parmi les dons au Rietberg Museum d'Eduard von der Heydt (1882-1964), mécène dont les engagements pro-nazis ne pouvaient que l'irriter davantage. Sur décision de G. Koch, les portes du musée de Berlin furent définitivement interdites aux Speyer.

Il est peu de musées allemands et des pays adjacents qui aient échappé à ces visiteurs intéressés et avertis, restés jusque dans les années

1960 en relations d'affaires avec de grands collectionneurs marchands comme James Hooper (Waterfield, 2006 : 120). Grâce à Adrienne L. Kaeppler (1998 : 242 et 238 fig. 4), on connaissait déjà l'histoire du casque de plumes d'Hawaï des collections Cook-Forster de Göttingen, volé en 1932 (en même temps qu'une cape toujours manquante) et retrouvé à Berlin en 1945 entre les mains de soldats soviétiques, mais qui ne fut identifié qu'en 1947 comme provenant de cette collection grâce à son étiquette que reconnut A. Speyer II dans le bureau de Nevermann à Berlin. M. Schindlbeck en livre une nouvelle version fondée sur les souvenirs d'A. Speyer III et divers documents (« die Federmantel-Story », pp. 143-146). Mais il relate pour la première fois nombre d'autres faits extraordinaires, notamment (pp. 166-167) l'acquisition en 1939 par le musée de Berlin (qui en possédait déjà deux) d'un « malangan soleil » (ou *wavara*) de Nouvelle-Irlande acheté par A. Speyer II auprès du Linden-Museum de Stuttgart, et dont il obtint à la fois une somme d'argent exceptionnelle (3 000 RM) et un montant encore supérieur (7 000 RM) en objets des collections berlinoises, et parmi eux certainement la proue maori déjà évoquée.

Cette transaction et les nombreuses autres que ce livre met au jour (en dépit de la discrétion ou de la dissimulation pratiquées par la famille Speyer, cf. pp. 105-106) furent favorisées non seulement par les difficultés économiques de l'Allemagne de l'entre-deux-guerres (« die finanzielle Not », p. 50, « der ökonomische Aspekt », p. 134, etc.) et les relations établies de longue date par cette famille avec les gens de musées et les marchands d'Europe et d'ailleurs, mais surtout par la politique même des institutions où la traque des « doublons », d'abord fondée sur des critères ethnographiques, principalement fonctionnels, parfois historiques ou esthétiques, vint à servir, avec la montée puis l'avènement du nazisme, une « anthropologie » raciale tendant ici à remplir les musées de nouvelles collections « eurasiennes » et à les vider des vestiges des civilisations « inférieures », « sans valeur » sauf pour rappeler la splendeur passée de l'empire colonial allemand et de ses troupes. Tout à fait nouvelle, cette partie de l'étude de M. Schindlbeck (pp. 81-93) révèle les décisions et les déterminations des principaux acteurs de la période, entre H. Nevermann, non nazi et sans doute franc-maçon (p. 70, son livre de 1933 consacré aux sociétés secrètes en Mélanésie restant à relire à la lumière de cette information) et le nazi Kümmel parvenu à la direction des musées de Berlin, ou encore Plischke, profitant

sans état d'âme de ce genre d'affrontement pour nourrir les collections de Göttingen.

Sur ce point et sur bien d'autres, les apports de l'ouvrage de M. Schindlbeck sont impossibles à détailler ici, mais leur intérêt dépasse largement la seule histoire des musées ethnographiques allemands ou celle des objets sortis de leurs collections de manière plus ou moins honnête et consentie. Pour la France, en laissant de côté les effets éventuels que l'anthropologie raciale aurait pu avoir sur ses musées, leurs présentations et leurs collections (sujet absent du récent colloque « Antécédents et avatars du Musée de l'Homme » réuni aux Archives nationales le 5 octobre 2011), il semble qu'on n'ait jamais cessé de se préoccuper de repérer « doubles », « doublets » ou « doublons », toutes dénominations impropres au demeurant. Ni le sens de reproduction, de duplicata ou d'autre exemplaire d'un objet fabriqué en série qu'a le premier terme, ni celui qu'a pris le deuxième pour les lexicographes à propos des mots de formation populaire ou savante partageant la même étymologie, ni la répétition fautive de lettres que désigne le troisième chez les typographes ne correspondent aux similitudes de fonction ou de forme observables sur les objets artisanaux formant les collections d'ethnographie. Mais ce terme de « doublon », passé de l'argot des imprimeries à celui des salles des ventes, a également paru commode aux gens de musée.

En dépit du caractère « inaliénable » des collections publiques françaises, fixé bien avant que ne le rappelle la loi de 2002 récemment évoquée dans ces colonnes par Natacha Gagné à propos de la restitution des têtes tatouées maori (2012, p. 7), les musées n'ont pu se passer de ces possibilités d'amélioration de leurs fonds qu'offraient les échanges de « doublons ». Le *Journal officiel* du 19 novembre 1877 publiait un arrêté du ministère de l'Instruction publique en vue de faciliter les échanges et les dons de collections entre les diverses institutions du pays. En 1881, le directeur du tout jeune Musée d'ethnographie du Trocadéro, Ernest-Théodore Hamy, s'appuyait sur ce texte pour demander au ministre l'autorisation d'envoyer des doublons aux musées de province. Le *Muséum d'Histoire Naturelle* de Toulouse put ainsi s'enrichir d'objets de la mission menée en 1881 par Georges Revoil en Somalie envoyés par le Trocadéro. En 1886, Hamy s'intéressa aux objets d'Alaska dont Alphonse Pinart avait fait don en 1875 à la municipalité et au musée de Boulogne-sur-Mer, et le donateur n'autorisa la cession de quelques pièces qu'en contrepartie de l'envoi par le musée parisien d'un ensemble d'objets équi-

valent, échange réalisé en 1888. S'exprimant devant la Société des Américanistes de Paris le 13 mars 1900, Hamy faisait encore état « d'objets doubles en très grand nombre qu'on pourra utilement échanger avec d'autres musées » (1901, p. 200) et Leygues, son ministre de tutelle, ordonnait la même année de répartir les doubles du Trocadéro en faveur des musées de province en tant que « concessions de collections de l'État ».

Sans doute parce que Musée de l'Homme n'était guère mieux loti que son prédécesseur pour son budget d'acquisition, on y pratiqua encore l'échange de doublons y compris avec les musées étrangers, nécessité faisant ainsi loi. Des deux futurs animateurs de son réseau de résistance, dont le parcours est assez bien connu, on sait que Boris Vildé, alors à Tartu en Estonie, écrivait en août 1937 à Paul Rivet pour organiser des échanges d'objets avec le Musée de l'Homme, et qu'Anatole Lewitsky, envoyé en mission en Grande-Bretagne à l'été 1939, y obtint « d'importants matériaux d'échange pour la salle d'exposition, en particulier dans la collection Balfour du Pitt-Rivers Museum » (Anne Hogenhuis, 2004, p. 491). La même année, sur les trente-quatre objets venus enrichir la collection du département d'Amérique, vingt-neuf provenaient de dons, deux d'achats et trois d'échanges, l'un avec un musée français, les deux autres avec des musées états-uniens (Henry Reichlen, 1941, pp. 183-185). Pour les collections océaniques, Françoise Girard décrivait une décennie plus tard le « très remarquable ensemble » d'une quarantaine d'objets australiens acquis par « échange avec le gouvernement australien » (1951, p. 274)...

Sans doute ces transactions furent-elles très différentes de celles que décrit M. Schindlbeck, montrant par exemple (p. 97) comment Ankermann, conservateur pour l'Afrique du *Museum für Völkerkunde*, commença à vendre des doublons à la maison de commerce berlinoise Rolle en 1916, rejointe en 1919 par Speyer qui demanda aussitôt de nouvelles ventes, rencontrant la ferme opposition d'Eichhorn pour l'Océanie, mais l'accord de Müller pour l'Extrême-Orient, ce qui permit aux Speyer, devenus indépendants, de commencer à obtenir des objets dès 1920. Si aujourd'hui encore, en Allemagne, aux États-Unis et maints autres pays, les musées ne s'interdisent ni échanges ni autres formes de tractations avec des marchands, cela ne s'est observé que très marginalement en France, dans un nombre réduit de musées de province. Reste que ces échanges s'appuient la plupart du temps sur la notion équivoque de

doublon, dont M. Schindlbeck a su remarquablement cerner le rôle et discuter le principe, notamment d'après les excellentes analyses du linguiste et ethnologue Oswald Richter (1873-1907), montrant de quelles atteintes à la connaissance, spécialement ethnographique, s'accompagne l'élimination des prétendus doublons (p. 24).

Cette notion et la pratique de l'échange qu'elle est censée autoriser semblent cependant toujours en usage dans les musées français, d'après les documents électroniques officiels qu'ils continuent de diffuser en octobre 2012. Si le « Projet scientifique et culturel » du musée d'ethnographie de l'Université Bordeaux 2-Victor Segalen » a prévu, dans son « cahier des charges » pour la « rénovation du musée d'ethnographie », de « sélectionner les pièces essentielles à partir de l'étude de doublons, de leur rareté et de l'état de conservation » (p. 5, document daté du 30 septembre 2005), ce qui semble aller plutôt dans le (bon) sens d'O. Richter et de M. Schindlbeck, le musée de Tahiti et des îles, publiant sur son site électronique le bilan du « chantier des collections 2005 », cite les tâches accomplies, notamment « éliminer les doublons ou les fiches des objets repris ». Essentiellement ethnographique à ses origines, le musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (MUCEM) qui doit ouvrir ses portes en 2013 à Marseille, précise sur son site que les collections qu'il a héritées du musée de l'Homme et du musée national des Arts et traditions populaires « ont aussi été complétées depuis une dizaine d'années par des campagnes d'acquisition et des échanges avec d'autres musées. » Toujours en 2012, le document du Muséum national d'histoire naturelle consacré à ses « collections de l'Abri Pataud » indique que « les prêts et les échanges sont gérés par le département Préhistoire du Muséum. »

De manière encore plus officielle, le rapport sénatorial du 19 septembre 2007, recommandant l'adoption du « projet de loi autorisant l'approbation d'accords entre le Gouvernement de la République française et le Gouvernement des Émirats Arabes Unis relatifs au musée universel d'Abou Dabi », faisait valoir que « la pratique des contreparties en matière d'échange des œuvres d'art n'est pas un phénomène nouveau » ni bien sûr une situation appelée à disparaître quoi qu'en dise la loi de 2002. Exemples qu'on ne saurait multiplier dans ces colonnes, mais qui suffisent sans doute à montrer que si le livre de M. Schindlbeck a pour premier mérite d'éclairer de façon savante maints traits décisifs (du point de vue de la politique, de l'économie mais aussi

de la sensibilité et des goûts artistiques) du climat de l'Allemagne entre « années folles » et « années noires », il a aussi celui d'ouvrir des perspectives d'importance comparable concernant le monde d'aujourd'hui.

BIBLIOGRAPHIE

- FRIEDE John, Gregory HODGINS, Philippe PELTIER, Dirk SMIDT and Robert L. WELSCH, 2005. *New Guinea Art. Masterpieces from the Jolika Collection of Marcia and John Friede*, San Francisco-Milan, Fine Arts Museums - 5 Continents Editions, 2 vol.
- GAGNÉ Natacha, 2012. Affirmation et décolonisation : la cérémonie de rapatriement par la France des *toi moko* à la Nouvelle-Zélande en perspective, *Journal de la Société des Océanistes* 134, pp. 5-24.
- GIRARD Françoise, 1951. Récentes acquisitions océaniques du musée de l'Homme, *Journal de la Société des Océanistes* 7, pp. 274-276.
- GUNN Michael, 1997. *Arts rituels d'Océanie. Nouvelle-Irlande dans les collections du musée Barbier-Mueller*, Milan-Paris, éditions Skira.
- HAMY Ernest-Théodore, 1901. Procès-verbaux des séances, *Journal de la Société des Américanistes de Paris* 3, 2, p. 200.
- HOGENHUIS Anne, 2004. D'une culture à l'autre : parcours d'Anatolij Levickij et Boris Vil'de, réfugiés russes et résistants du musée de l'Homme, *Les Premières rencontres de l'Institut européen Est-Ouest*, Lyon, École normale supérieure, pp. 473-508.
- KAEPPLER Adrienne L., 1998. Hawai'i - Ritual Encounters / Hawai'i - Die Begegnung als Ritus, in Brigitta Hauser-Schäublin and Gundolf Krüger (eds), *James Cook. Gifts and Treasures from the South Seas / Gaben und Schätze aus der Südsee*, Prestel, Munich-New York, pp. 234-248.
- KOCH Gerd, 1993. Gesucht, gefunden und erworben - Ethnographica für die Staatlichen Museen Preussischer Kulturbesitz, *Jahrbuch Preussischer Kulturbesitz*, Band xxx, pp. 87-109.
- , 2005. *Sein und Schein. Die Eindeichung der Südsee in Berlin Dahlem*, Leipzig, Edition Failima.
- KRÄMER-BANNOV Elisabeth, 1916. *Bei kunstsinnigen Kannibalen der Südsee. Wanderungen auf Neu-Mecklenburg 1908-1909*, Berlin, Dietrich Reimer.
- PELTIER Philippe, 1999. Le Sepik, in Douglas Newton (éd.), *Arts des Mers du Sud, Collections du musée Barbier-Mueller*, Paris, Adam Biro, pp. 188-205.
- PELTIER Philippe et Floriane MORIN (éds), 2006. *Ombres de Nouvelle-Guinée. Arts de la grande île d'Océanie dans les collections Barbier-Mueller*, Paris-Genève, Somogy-Musée Barbier-Mueller.
- REICHLEN Henry, 1941. Acquisitions récentes du Département d'Amérique du musée de l'Homme, *Journal de la Société des Américanistes* 33, pp. 183-186.

- SCHINDLBECK Markus, 2012. *Gefunden und Verloren. Arthur Speyer, die dreissiger Jahre und die Verluste der Sammlung Südsee des Ethnologischen Museums Berlin*, Berlin, Ethnologisches Museum, Veröffentlichungen des Ethnologischen Museums Berlin N. F. 79, 272 p., 150 ill.
- STÖHR Waldemar, 1971. *Melanesien. Schwarze Inseln der Südsee*, Köln, Rautenstrauch-Joest-Museum.
- WATERFIELD Hermione and J. H. C. KING, 2006. *Provenance. Twelve Collectors of Ethnographic Art in England 1760-1990*, Paris-Genève, Somogy.